

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **88 (1961)**

Heft 8

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-232425>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il y avait en vieux français un verbe puier qui signifiait « monter, grimper, gravir ». Plus tard, devenu poyer, il tomba peu à peu en désuétude. Dans son Dictionnaire de l'ancienne langue française, Godefroy remarque toutefois qu'au XVII^e siècle, poyer était encore employé dans quelques provinces. Nos patois se sont bien gardés de le laisser tomber : poyî (qu'on écrit aussi poï et pohî) signifie toujours « monter, grimper, gravir », mais aussi et tout particulièrement, faire monter les troupeaux aux alpages, comme dans cette phrase du Tsandêlê dè loton de Joseph Yerly : Chi tsôtin, Fonse l-avi poyî dutrè vatse, ou dans ces vers du regretté Fernand Ruffieux :

... hou brâvo j'armalyi
Di Colombètè chon montâ
Et to bénira l'an poyî.

Le substantif la poyà désigne une montée pénible (il en est resté de nombreux noms de lieux) et en particulier l'inalpe, la montée des bestiaux à la montagne. On connaît la fameuse chanson fribourgeoise de ce nom, paroles d'Etienne Fragnière, musique de l'abbé Bovet.

La première forme française de « recevoir », que l'on trouve dans la *Chanson de Roland* (XI^e siècle), fut *receivre*, du latin *recipere*. Plus tard, devenu « recevoir », *receivre* a changé à la fois de désignation et de conjugaison. Mais ce serait mal connaître les patois que de les croire capables de telles infidélités au passé. Aussi ont-ils gardé jusqu'à nos jours les formes ancestrales. En Savoie, on dit toujours, selon les régions, *recheivre*, ou, exactement comme en ancien français, *receivre*. Chez nous, la consonne *v* a fait place à *d* et l'on dit *receidre*.

Joachim du Bellay écrivait au XVI^e siècle dans sa *Défense et Illustration de la Langue française* : « Vouloir ôter la liberté à un savant homme, qui voudra enrichir sa langue, d'usurper quelquefois des vocables non vulgaires, ce serait *retraindre* notre langage. » *Retraindre* (ou *retraindre*) existait donc à côté de « *restreindre* ». C'est cette forme-là, délaissée par le français moderne, qui a survécu dans les patois, où

retraindre signifie « serrer, resserrer », d'où le proverbe : *Que tot resserre et tot retrain, tot retrauve à son besoin*. En Gruyère, l'orthographe de ce verbe est un peu différente. On lit dans le *Tsandêlê dè loton* : *Chon kâ chè rêthrenyè*, son cœur se serrait.

Primitivement, l'ancien français ne disait pas « dérober », mais *rober*, mot d'origine germanique (allemand moderne *rauben*). (Pour le dire en passant, *rober* ne signifie pas « dépouiller de la robe » ; c'est au contraire « robe » qui vient de *rober* : ce mot signifiait d'abord « butin », puis « bagage », « vêtement », enfin « robe ».) Froissart (1337-1410) écrivait : « Il s'estoit repenti de pillier et de *rober*. » En français, *rober* a disparu depuis des siècles ; quant à « dérober », il n'est plus le terme courant : c'est « voler » qui tend à l'éliminer. Mais, rebelles aux changements, nos patois n'ont adopté ni « dérober » ni « voler » et continuent imperturbablement à employer *robâ*.